LUCETTE,

CONTE DRAMATIQUE.

PAR M. D***.

L'Amour est un grand Maître ;
Ce qu'on ne fut jamais il nous enseigne à l'être.

Molière, Ecole des Femmes.

A GLASCOW.

M. DCC. LXXI.

BRITISH MUSEUM

A MONSIEUR
ARN... DE R...
MAITRE DES COMPTES.

Monsieur et cher Ami,

Je dois mon premier hommage à l'amitié; elle fut mon premier sentiment, & c'est vous qui le premier me l'avez fait connoître. Ami de l'Auteur, vous protegerez l'Ouvrage, vous excuserez ses défauts vis-à-vis des critiques: homme de goût, vous donnerez un nouveau prix à ce qu'il peut y avoir de bon. Votre suffrage doit m'en procurer beaucoup d'autres; mais fut-il seul, il me sera toujours infiniment précieux. On dira peut-être que je n'ai composé ce Conte que pour avoir occasion d'apprendre au Public que j'étois votre ami, afin qu'on me crût digne de l'être; cela

est vrai. Votre amitié flatte trop mon amour-propre pour ne pas m'en vanter. Je veux que l'on sache que je suis votre ami, que je le suis depuis long-tems, & que vous me permettez de le dire. Je tâcherai de conserver toute ma vie ce titre qui m'est si cher par l'attachement inviolable avec lequel je serai jusqu'au dernier soupir,

MONSIEUR ET CHER AMI,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
D. . . . .

PRÉFACE.

LES Contes & les Drames ſont depuis quelque tems fort goûtés du Public. J'ai tâché de réunir ces deux genres dans ce petit Ouvrage. On a déja introduit l'uſage de dialoguer les Scenes les plus intéreſſantes des Contes ; mais les lignes dont on ſe ſert pour déſigner le changement des Interlocuteurs, cauſent quelquefois un peu d'obſcurité, & ne peuvent être employées quand la ſcene ſe paſſe entre trois ou quatre perſonnes. Afin de prévenir cet inconvénient, j'ai mis ce Conte tout en action. Cela y jette plus d'intérêt, & donnera la facilité de le jouer en ſociété. Qu'on ne s'imagine pas que j'aie prétendu faire une piece de théatre ; j'en connois trop les difficultés pour me flatter d'y réuſſir. Ainſi je prie les Lecteurs de me traiter avec plus d'indulgence qu'on n'en a communément pour les Auteurs dramatiques. J'ai déja conſacré mes travaux à l'utilité du Public : s'il daigne encourager cet eſſai, je conſacrerai encore mes loiſirs à ſon amuſement. Heureux ſi à la gloire de le ſervir, je puis joindre un talent beaucoup plus rare, celui de lui plaire.

INTERLOCUTEURS.

M. DE SAINT-LUCIEN.

LUCIE, femme de M. de Saint-Lucien.

LUCETTE, fille de M. de Saint-Lucien & de Lucie.

DAMIS, déguisé en Payſan ſous le nom de Damon, amant de Lucette.

LUBIN, Payſan, amant de Lucette.

PASQUIN, valet de Damis.

La Scene eſt à Rivemont, dans un verger près de la maiſon de Lucie.

LUCETTE,

CONTE DRAMATIQUE.

ACTE I.

DAMIS *entre déguisé en Payſan.*

J'AI beau chercher par-tout, je ne la vois pas. Lucette, ma chere Lucette, où êtes-vous ? que faites-vous ? Venez, paroiſſez à mes yeux. Que tardez-vous ? ... Ciel ! quelle eſt mon impatience ! Il eſt trop matin. Lucette repoſe encore dans les bras du ſommeil. Elle repoſe !... elle n'aime donc pas encore. Quel plaiſir de lui inſpirer les premiers ſentimens de l'amour ! S'attache qui voudra à ces coquettes étudiées, qui épuiſent toutes les reſſources de l'art pour multiplier & fixer leurs amans : pour moi je ne veux écouter que la voix de la nature. La vanité cherche les conquêtes brillantes ; le ſentiment les plaiſirs paiſibles. La poſſeſſion d'un cœur ingénu, d'un cœur tout neuf me flatte plus que celle de la beauté la plus fiere & la plus difficile.

PASQUIN *entre, il eſt en bottes.*

DAM. Te voilà revenu, Paſquin. Mon pere eſt-il arrivé à Paris en bonne ſanté ?

PASQ. Eſt-ce-vous, M. Damis ? Qui diable vous auroit reconnu ſous ce déguiſement ? Pourquoi l'avez-vous pris ?

DAM. Je vais te le dire dans un moment. Apprens-moi ſeulement ce que dit mon pere, ce qu'il fait.

PASQ. Monſieur Dorval votre pere, eſt arrivé

hier au soir en bonne santé. Il regrette le séjour de sa nouvelle terre ; il la préfére à toutes les autres, parce qu'elle a l'air plus champêtre, plus solitaire, & que c'est la nature la plus simple qui a pris soin de l'orner.

DAM. Il a raison.

PASQ. Oui, par ma foi. Tout est ici d'une simplicité si grossiere....

DAM. Tais-toi. Il y a ici des choses adorables. Mais mon pere ne soupçonne-t-il point la cause de mon séjour ici ?

PASQ. Oui, vous aimez la chasse, & il y a ici quantité de gibier.

DAM. C'est bien la chasse qui m'occupe.

PASQ. Et qui donc ?

DAM. L'amour.

PASQ. L'amour ?

DAM. Oui, l'amour.

PASQ. Qui diable pouvez-vous aimer ici ?

DAM. Belle demande ! N'as-tu pas assisté à cette fête que mon pere a donnée le jour qu'il arriva ici ?

PASQ. Oui.

DAM. N'as-tu pas remarqué cette fille divine qui dansoit avec des graces si naturelles ? des yeux.... un teint....

PASQ. Qui ? cette grande blonde....

DAM. Non. Que tu es imbécille ! Au portrait que je t'en fais, peux-tu te méprendre ?

PASQ. Pardonnez-moi, Monsieur. Mais je n'ai jamais pu reconnoître une fille au portrait qu'en fait son amant : ainsi nommez-la-moi, je vous prie, car je ne pourrois jamais la deviner.

DAM. C'est, puisqu'il faut te le dire, c'est la petite Lucette.

PASQ. La petite Lucette ! Que voulez-vous faire de cette enfant-là ?

DAM. Ce que j'en veux faire ? ma femme.

PASQ. Que dira M. Dorval ?

DAM. Mon pere dira ce qu'il voudra ; mais j'y ſuis réſolu.

PASQ. Mais ſongez, Monſieur, que votre fortune.....

DAM. Je ſuis riche, je le ſais : & quand je le ſerois encore plus, je n'en ſerois pas plus heureux.

PASQ. (*à part.*) De la philoſophie ! miſéricorde ! On m'avoit bien dit que l'amour faiſoit tourner la tête. (*haut.*) Mais y penſez-vous, Monſieur ; un homme de qualité comme vous....

DAM. Ma qualité ! voilà quelque choſe de bien conſidérable pour lui ſacrifier mon bonheur. La nobleſſe, depuis qu'elle eſt vénale, n'eſt ſouvent que le prix des rapines & des concuſſions. Combien de nobles rougiroient de leur origine, ſi on ſavoit ce que leur nobleſſe a coûté à leurs aïeux. Crois-moi, la vertu vaut mieux que les titres. C'eſt cette vertu que j'aime dans Lucette, cette vertu qui n'a point été ternie par le commerce d'un monde corrompu.

PASQ. Ce monde, tout corrompu qu'il eſt, a des charmes, & même pour vous.

DAM. J'avoue qu'il m'a amuſé quelque temps, mais à préſent il m'excede.

PASQ. Depuis quand, Monſieur ?

DAM. Depuis que je le connois, depuis que je connois Lucette, depuis que je connois l'amour.

PASQ. Quoi ! vous ne le connoiſſiez pas encore ? Quelques femmes cependant auroient pu vous en donner des leçons.

DAM. Peuvent-elles m'inſpirer ce qu'elles ne ſentent pas elles-mêmes. J'ai vécu avec elles, & j'ai étudié leur caractere : j'y ai trouvé plus d'avarice que d'amour, plus d'ambition que de tendreſſe, plus de galanterie que de ſentiment ; de l'étourderie, de la légéreté, des caprices, de la vanité, & ſurtout de la coquetterie : voilà le portrait de preſque toutes les femmes du bon ton. Le ſentiment eſt

au dessus de leur portée ; pour le connoître il faudroit réfléchir ; elles en sont incapables.

PASQ. Tant mieux, il n'y a rien de si triste que la réflexion.

DAM. J'aime Lucette, je l'adore, elle m'occupe tout entier ; je veux m'en faire aimer, mais je veux qu'elle ne m'aime que par inclination. Je me présente à elle comme son égal, de peur que l'ambition plutôt que l'amour ne me livre son cœur. Je veux jouir pour la premiere fois du plaisir d'être aimé ; je veux laisser parler la voix de la nature.

PASQ. Mais c'est une enfant.

DAM. La nature, Pasquin, commande à tout ce qui respire. Il n'y a que la violence des passions qui puisse nous rendre sourds à cette voix chérie ; encore ne peuvent-elles pas l'étouffer entiérement dans notre cœur.

PASQ. Mais vous qui déclamez tant contre les passions, comment osez-vous vous abandonner à l'amour ?

DAM. L'amour n'est point une passion.

PASQ. Qu'est-ce donc ?

DAM. C'est un sentiment qu'on peut éprouver, mais qu'on ne sauroit définir.

PASQ. J'ai pourtant entendu dire souvent que l'amour est une passion, & la plus dangereuse de toutes.

DAM. Dis le libertinage à qui l'on prostitue souvent le nom de l'amour. Cette passion honteuse qui n'a pour objet que les plaisirs des sens. Que cette passion est éloignée de l'amour, de ce feu divin qui me consume ! Ce n'est pas la possession des charmes de Lucette que je desire, je ne veux que son cœur, je ne veux que l'aimer, que lui plaire.

PASQ. Voilà un amour bien métaphysique ; mais cela ne durera pas long-temps. La passion, cette passion chérie contre qui vous déclamez tant aujourd'hui, triomphera bientôt de votre philosophie.

DAM. Désabuse-toi, Pasquin ; la passion n'est que passagere, le sentiment seul est durable. L'heure approche où Lucette vient se promener dans ce verger, je vais me retirer à l'écart ; je vais, en attendant le plaisir de la voir, m'entretenir un moment de mon amour. *Damis sort.*

PASQUIN *seul.*

C'est ici où demeure Lucie ; j'ai une lettre à lui remettre ; frappons : mais elle dort encore ; n'importe, éveillons-la. J'ai couru toute la nuit, je suis las, je veux m'aller coucher. (*Il frappe.*) Holà, Lucie ; holà.

LUCIE. (*derrière le théatre.*) Qui m'appelle ?

PASQ. Ouvrez : c'est une lettre que M. le Chevalier de Saint-Lucien m'a donnée pour vous hier au soir.

LUCIE *entre.*

LUC. (*vivement.*) Une lettre du Chevalier de Saint-Lucien ! Donnez ; je vous remercie.

PASQ. Bon jour, Lucie.

LUC. Adieu Pasquin. *Pasquin sort.*

LUCIE *seule.*

(*Elle lit.*) A Paris, ce.... Chere épouse,

« Mon oncle vient de tomber en apoplexie ; il y a » tout à craindre pour sa vie. Prends part à mon cha» grin. Je l'aime, & qui le mérite mieux que lui. » S'il s'est toujours opposé à notre mariage, mon » intérêt seul en fut la cause : il croyoit me rendre » service en s'opposant à ma félicité. Mais si j'ai le » malheur de le perdre, j'aurai du moins la con» solation de pouvoir prendre publiquement le titre » chéri de ton époux. Quel plaisir de vivre avec toi » sans contrainte, & de publier mon amour & mon » bonheur ! Adieu chere épouse ; aime-moi toujours » autant que je t'aime ; aime notre fille, embrasse» la pour moi, jouis de ce plaisir que je n'ai jamais

» goûté qu'en tremblant, & sois persuadée que je » serai toute ma vie avec la plus vive tendresse, ton » fidele époux, *le Chevalier de Saint-Lucien.*

» Le valet de Damis, mon intime ami, qui part toute la nuit pour Rivemont, s'est chargé de te remettre cette lettre. Je te donnerai au plutôt des nouvelles de l'état de mes affaires. »

Saint-Lucien, cher époux, tu vas donc enfin m'être rendu pour toujours.

LUCETTE *entre & saute au col de Lucie.*

LUCET. Bon jour, maman.

LUC. Bonjour, ma chere Lucette.

LUCET. Avez-vous bien passé la nuit?

LUC. J'ai peu dormi; j'étois inquiete: M. de Saint-Lucien m'avoit promis de venir hier, mais je viens de recevoir de ses nouvelles.

LUCET. Pourquoi n'est-il pas venu?

LUC. Son oncle est malade.

LUCET. Son oncle, quand il ne vient point, c'est toujours son oncle qui l'en a empêché. Quand viendra-t-il, maman?

LUC. Je ne sais: quand son oncle sera guéri.

LUCET. Qu'il se guérisse donc promptement cet oncle éternel! Je meurs d'envie de voir M. de Saint-Lucien. Il y a si long-temps qu'il est parti!

LUC. Il y a trois mois. Tu l'aimes donc beaucoup M. de Saint-Lucien?

LUCET. Ah! pour cela oui, maman, je l'aime bien. Je l'aime, .. là, comme je vous aime.

LUC. Chere enfant. (*à part.*) La nature parle à son cœur. Elle aime Saint-Lucien sans savoir qu'il est son pere. (*haut.*) Viens que je t'embrasse encore une fois. Que je t'aime ma chere Lucette.

LUCET. Je vous aime bien aussi, maman.

LUC. Aime toujours, respecte M. de Saint-Lucien autant que moi. Tu sauras un jour toutes les obligations que tu lui as. Adieu, ma fille; divertis-toi

dans ce verger pendant que je vais faire réponse à la lettre qu'il vient de m'écrire.

LUCET. Mandez-lui, maman, de revenir le plus tôt qu'il pourra.

LUC. Je n'y manquerai pas. (*à part.*) Quel heureux caractere ! Ma tendresse pour elle croît à mesure que son cœur se dévelope. *Lucie sort.*

LUCET. Adieu, maman ; je vais m'amuser à cueillir des fleurs pour vous faire un bouquet.

LUCETTE *va en cueillant des fleurs jusqu'à l'endroit où s'est retiré Damis qui, dès qu'il la voit seule, court au devant d'elle. Lucette recule en l'apperçevant, & s'écrie*, Ah !

DAM. *l'arrête.* Quoi, vous me fuyez, belle Lucette !

LUCET. Vous m'avez surprise, Damon. Pourquoi vous cacher ainsi pour me faire peur ?

DAM. J'attendois un moment favorable pour vous entretenir, pour vous déclarer combien je vous aime.

LUCET. Vous m'aimez ?

DAM. Je vous adore.

LUCET. Tenez, je vous aime bien aussi moi.

DAM. Vous m'aimez ! & je ne meurs pas de plaisir ? Vous m'aimez. . . .

LUCET. Oui, je vous aime. Eh, pourquoi ne vous aimerois-je pas ? Vous m'aimez bien, vous.

DAM. Je vous adore, je vous adorerai toute ma vie. Mais si vous aimez tous ceux qui vous aiment, vous devez aimer bien du monde.

LUCET. Cela est vrai, il y a bien des gens qui m'aiment.

DAM. Et vous les aimez tous ?

LUCET. Pourquoi non ?

DAM. Hélas ! je suis bien à plaindre.

LUCET. Qu'avez-vous ?

DAM. (*tendrement.*) Lucette, ma chere Lucette, je n'aime que vous : je voulois que vous n'aimas-

fiez que moi : que vous m'aimassiez plus que tous les autres. Mais je vois bien que je ne pourrai jamais y réussir. Mon cœur jaloux ne peut souffrir aucun partage. Adieu, ma chere Lucette. Je pars : vous ne me verrez plus. Souvenez-vous de moi : pensez quelquefois au malheureux Damon, à l'amant le plus tendre & le plus fidelle... ma chere Lucette... adieu... (*Il s'éloigne.*)

LUCET. Damon, Damon, (*à part.*) ce pauvre garçon, il me fait pitié. (*haut.*) Damon revenez.

DAM. (*se retourne.*) Lucette.

LUCET. Vous êtes fou, vous m'aimez & vous me quittez si-tôt; cela n'est pas raisonnable.

DAM. (*toujours au fond du théatre.*) Eh bien! que voulez-vous?

LUCET. Je ne le sçai pas bien... je veux que vous restiez avec moi.

DAM. (*vient avec vivacité.*) Que cet ordre m'est doux! que je l'exécuterai avec plaisir!

LUCET. Je sens que je m'intéresse à vous. Quand vous avez voulu vous en aller, cela m'a fait de la peine.

DAM. (*tombe aux genoux de Lucette, & lui baise la main.*) Ah! ma chere Lucette!

LUCET. Damon, le cœur me bat; tenez, (*Damis porte la main sur le cœur de Lucette.*) il bat encore plus fort. Finissez, cela me trouble, cela me tourmente. Pourquoi donc?

DAM. C'est la nature qui vous parle en ma faveur: gardez-vous bien d'étouffer sa voix.

LUCET. J'en serois bien fâchée.

DAM. (*très-vivement.*) Vous me rendez la vie. Ah! Lucette, vous êtes charmante.

LUCET. Je le sçai bien.

DAM. (*avec étonnement.*) Comment!

LUCET. Oui. Lubin me le dit tous les jours.

DAM. Et vous le croyez? (*à part.*) à cet âge quel fonds de vanité! C'est un mal incurable dans les fem-

mes, elles l'apportent en naissant.

LUCET. Pourquoi ne le croirai-je pas? me le diroit-il, si cela n'étoit point.

DAM. Peut-être.

LUCET. Je vois bien que je ne vous semble pas si jolie qu'à Lubin.

DAM. Pouvez-vous croire cela? Je vous trouve divine, adorable...

LUCET. Vous me le dites, & vous ne voulez pas que je le croie; vous êtes fou, Damon. Quand Lubin me dit quelque chose...

DAM. (*avec inquiétude.*) Lubin, toujours Lubin. Ce Lubin occupe bien votre esprit.

LUCET. Oui, j'y pense quelquefois. Il me dit aussi qu'il pense toujours à moi.

DAM. Et vous êtes bien aise de le voir?

LUCET. Oui.

DAM. (*à part.*) Hélas! je suis perdu, elle est vaine & coquette. (*haut.*) Sentez-vous, quand vous le voyez, ce trouble que vous avez senti tantôt.

LUCET. Non, je ne l'ai jamais senti qu'aujourd'hui.

DAM. Mon espérance renaît. Ah! ma chere Lucette. (*Il lui prend la main.*)

LUBIN *entre.*

LUB. Tout biau, Monsieur le doucereux, tout biau; sçavais-vous que j'aime st'enfant-là moi, & que je n'veux pas qu'vous li touchiais.

LUCET. Doucement, Lubin; ne grondez pas Damon: sçavez-vous bien qu'il m'aime aussi.

LUB. Il vous aime, li; morgué, si je croyois-çà...

DAM. Eh bien, Lubin.

LUB. J'vous apprendrois que je n'sis pas tendre, & qu'on n'en conte pas à ma maîtresse sans que...

LUCET. Ne vous mettez pas en colere, Lubin; ne lui faites point de mal.

LUB. Qu'est-ce que ça vous fait.

LUCET. Je ſerois bien fachée que vous lui fiſſiez rien, car je l'aime bien.

LUB. Comment vous l'aimais petite traîtreſſe?

LUCET. Oui. Il a l'air ſi doux, ſi tendre! Il ne ſe met point comme vous en colere...

LUB. S'il s'aviſoit de s'y mettre...

DAM. Lubin...

LUB. Damon, détalais promptement...

LUCET. Vous voulez qu'il ſorte. Je veux qu'il reſte, moi.

LUB. Queul eſprit de contradiction. Que v'là bian les femmes. S'il n's'en va pas, je vais...

LUCET. Arrêtez, Lubin. Vous prenez plaiſir à me tourmenter.

DAM. Lubin ce n'eſt pas-là le quart-d'heure de nous quereller. Nous le pourrons tantôt tout à notre aiſe. Nous ſommes rivaux; faiſons expliquer Lucette. Qu'elle choiſiſſe qui de nous deux elle aime le mieux, & que celui qu'elle dédaignera, laiſſe le champ libre à ſon rival.

LUB. Il a raiſon. Lucette, voyais qui d'nous deux vous aimez le mieux; choiſiſſais, & chaſſais ce petit freluquet qui me déplaît.

LUCET. Que je chaſſe Damon?

LUB. Oui, chaſſais-le, où je vais le rouer de coups.

LUCET. (*à part.*) Hélas! comment faire?

DAM. Prononcez hardiment belle Lucette. Rendez-moi d'un mot le plus heureux ou le plus infortuné de tous les hommes.

LUCET. Lubin, Damon, je vous aime bien tous les deux.

LUB. Morgué ça n'ſuffit pas, faites le ſortir tout à ſt'heure...

DAM. Parlez Lucette, ou ſi vous vous obſtinez à garder le ſilence, je pars.

LUCET. Ah! Damon que vous êtes preſſant! Dans quel embarras vous me jettez! J'aime l'un de vous

deux, & je n'ose le dire, de peur que l'autre ne le batte.

DAM. Ah! je respire.

LUB. Parlais sans tant de façons, décidais; s'il m'attaque, j'me défendrai bien.

LUCIE (*derriere le théatre.*) Lucette.

LUCET. Maman m'appelle, adieu.

LUB. Avant de s'en aller, dites donc qu'vous m'aimais: dites ça devant li. Vous m'l'avais tant dit, quand j'étions seuls.

LUCET. Je n'ai pas le tems, maman m'appelle. (*Lucette sort.*)

LUB. Morgué, Damon, v's'êtes bian drôle de quitter vot' pays, pour venir cajoler ma maitresse.

DAM. Tu as tort de te fâcher, tu trouves Lucette jolie, je la trouve charmante; tu l'aimes, je l'adore; tu crois être aimé, je m'en flatte aussi; tu veux la faire expliquer en ta faveur, elle le refuse. Crois-moi, ne l'obsède pas d'avantage, & quitte une infidelle qui t'abandonne.

LUB. Que j'la quitte? Qu'est-ce qui m'la fera quitter, ce sera-t-il vous?

DAM. Ce sera elle peut-être.

LUB. J'voudrois bian voir çà; mais, crainte d'accident, détalais promptement, ou...

(*Il fait un geste menaçant.*)

DAM. (*à part.*) Amour, où me réduis-tu? Un manant ose me menaçer... l'insolent! Je sçaurai... que dis-je? Il aime, je suis son rival, & son rival heureux; il ne me connoît pas; il est excusable.

LUB. Sortez vîte sans tant barguigner, allons.

DAM. Adieu, Lubin; dans peu je te ferai entendre raison. (*Damis sort.*)

LUB. Revenais... vous trouverais à qui parler.

(*Lubin sort par un autre côté.*)

ACTE II.

LUBIN *seul.*

Il faut que je fasse ici le guet. Damon pourroit bian revenir, & je ne dois point souffrir çà. Mais v'là Pasquin; n'est-ce point encore un amoureux?

PASQUIN *entre.*

LUB. Qu'est-ce-que vous cherchais ici, Monsieur Pasquin?

PASQ. Bon jour, Lubin, je cherche mon maître. Ne l'as-tu pas vu de ce côté-ci?

LUB. Non; mais vous qui avais voyagé, qui avais vu le monde, ne connoissais-vous pas un certain Damon?

PASQ. Damon?... ah, ah, oui je le connois.

LUB. Qu'est-ce-que c'est que cet homme-là?

PASQ. C'est... c'est Damon. Que diable, veux-tu que je te dise? L'as-tu vu?

LUB. Oui, j'l'ai vu: & il m'a vû itou; demandais-li-en des nouvelles.

PASQ. Que veux-tu dire?

LUB. J'veux dire, que je ne li ai pas tenu son cheval en bonne herbe.

PASQ. Quoi, tu as eu dispute avec lui.

LUB. Oui.

PASQ. Pourquoi cela?

LUB. A cause de Lucette, à qui il venoit en conter, & devant moi encore; mais j'l'ai eu bientôt fait dénicher, & s'il s'avise d'y revenir...

PASQ. Il y reviendra, je te l'assure; je le connois; & ce n'est pas toi qui l'en empêcheras.

LUB. S'il y revenoit, vous verriais biau jeu; comme je l'étrillerois!

PASQ. Toi?

LUB. Oui, moi-même.

PASQ.

PASQ. Tu es fou, tu ne ſçais pas à qui tu as affaire.

LUB. Quand ce ſeroit le diable, je ne ſouffrirai pas...

PASQ. Pouh! S'il étoit là, tu deviendrois ſi petit...

LUB. J'en ai bian vû d'autres qui ne m'ont pas fait de peur. Je voudrois qui vint tout à s't'heure pour voir...

PASQ. Tien, le voilà.

DAMIS *entre avec un habit galonné ſous ſon habit de payſan qui eſt boutonné.*

LUB. (*à Damis.*) Ah! vous v'là encore, vous en voulais donc? (*Il avance pour le frapper; mais Damis ouvre ſon habit, & ſe fait reconnoître.*)

DAM. (*d'un ton impoſant.*) Lubin.

LUB. (*ſe jette à genoux.*) Ah, Monſeigneur, j'vous demande pardon.

PASQ. Eh bien, Lubin, qu'eſt-ce que je te diſois.

LUB. Pardonnais-moi, Monſeigneur, je n'vous ai pas reconnu. Battez-moi, j'le mérite bian; mais n'me perdez pas.

DAM. Leve-toi, Lubin. (*à part.*) Peut on chercher à ſe faire craindre, il eſt ſi doux de ſe faire aimer. (*haut.*) Je ne ſuis pas méchant, je te pardonne.

LUB. Ah! Monſieur, que j'vous remarcie!

PASQ. Monſieur, voilà une lettre qui vient d'arriver.

DAM. Laiſſe-moi, je la lirai au château.

PASQ. Elle eſt peut-être preſſée; je vous cherchois...

DAM. Laiſſe-moi, te dis-je, en repos, va-t-en.

(*Paſquin ſort.*)

DAM. Maintenant, Lubin, parlons raiſon. Tu aimes Lucette?

LUB. Monſieu...

DAM. Elle ne t'aime pas, comme tu vois.

LUB. C'eſt vrai, mais...

DAM. Eh bien, mais ?

LUB. M'eſt-avis pour-tant qu'alle m'aimoit un p'tit brin.

DAM. Mais, elle ne t'aime plus.

LUB. Hélas ! non. Si c'étoit pour tant queuqu'autre que vous !

DAM. Eh bien ?

LUB. Alle m'aimeroit encor, j'en ſis ſûr.

DAM. Je ne l'empêche pas.

LUB. (*vivement.*) Eh! vraiment oui, vous l'empêchais. Allais, c'eſt bian mal à vous, Monſieu ; (car quand vous devriais me battre, il faut que je l'diſe.) C'eſt bian mal à vous autres gens riches, qui avais toutes ſortes de plaiſirs à choiſir, de venir prendre juſqu'à la maîtreſſe de pauvres miſérables qui n'ont que çà pour ſe conſoler de toutes leurs peines.

DAM. Je ne veux pas te prendre ta maîtreſſe. Je t'aſſure que ſi elle t'aime mieux que moi, je conſens de bon cœur que tu l'épouſes : & je te ferai même un préſent de nôces.

LUB. L'épouſer ! moi Monſieu, j'en s'rais bian fâché. Quoique je n'ſois qu'eun pauvre homme, j'ons de l'honneur : & je ne voudrions pas ſouffrir...

DAM. Tu me connois peu, Lubin.

LUB. Oh que ſi, que j' vous connois bian ; vous autres Monſieux vous n'êtes pas délicats ſus s't'article-là, & les femmes des pauvres gens...

DAM. Lubin, je t'aſſure que ces ſentimens ne ſont point du tout les miens. Je ſuis homme d'honneur.

LUB. De l'honneur, vous en devais avoir biaucoup vous autres, car vous n'en laiſſais guéres aux filles de village.

DAM. Encor un coup, Lubin, tu ne me connois pas. Si Lucette te préfére à moi, ſi tu l'épouſes, je conſens à ne la revoir de ma vie.

LUB. Tout de bon ?

DAM. Oui, je te donnerai de quoi t'aller établir où tu voudras. Je ne demande pas même à être informé du lieu où tu choisiras ta demeure. Cela peut-il te rassurer ? Exiges-tu encor quelques sûretés ? Me crois-tu maintenant de bonne foi !

LUB. Oui, Monsieu, j'vous crois à présent un honnête homme. Excusais si je n'l'ai pas crû d'abord ; mais c'est que j'n'avois pas encor vû de Monsieux qui le fussent.

DAM. Emploie à présent, Lubin, tous les moyens de la faire expliquer en ta faveur. Si elle le fait, tu verras que je suis homme de parole.

LUB. Ah, Monsieu, que v's'êtes bon !

DAM. Je ne veux me servir, pour me faire aimer, d'aucuns de mes avantages. Je veux qu'elle ignore ma naissance, ma fortune. Elle me croit paysan, ne va pas la détromper. Traite-moi devant elle comme ton égal.

LUB. Ne craignais pas. Puisqu'ous le voulais, j'agirons devant alle de pair à compagnon.

DAM. Mais si tous les efforts que tu feras pour te faire aimer sont inutiles, si elle me donne la préférence, tu n'auras plus à te plaindre...

LUB. Monsieu, je sis sûr qu'alle m'aimera.

DAM. (*avec inquiétude.*) Tu en es sûr ?

LUB. Oui Monsieu.

DAM. Allons, il en faut courir le hasard. Adieu Lubin, je la vois, je me retire. Emploie toute ton adresse pour te faire aimer : & sur-tout ne lui dis pas qui je suis. (*à part en s'en allant.*) Sa confiance m'alarme. Voici le moment qui va décider du bonheur de ma vie : je tremble. (*Damis sort.*)

LUBIN *seul.*

Je n'ai gardé de dire à Lucette qui c'est ; si alle le sçavoit, j'aurois biau faire ; j'aurois bientôt mon congé. Un Seigneur ! Ignia pas d'amour qui tienne la contre.

LUCETTE *entre.*

LUB. (*à Lucette.*) Bonjour, Lucette.

LUCET. Bonjour Lubin. Où eſt Damon ?

LUB. Il eſt ſorti.

LUCET. Vous lui aurez peut-être fait du mal ?

LUB. Je n'ai eu garde de li rian faire.

LUCET. Vous dites cela, mais... Où eſt-il donc?

LUB. Il eſt... j'n'en ſçai rien. Mais qu'eſt-ce que ça vous fait ?

LUCET. Comment? Qu'eſt-ce que cela me fait ?

LUB. Oui. Qu'eſt-ce que c'eſt que ce Damon pour v's'en embarraſſer tant ?

LUCET. C'eſt quelqu'un que j'aime bien.

LUB. Allons, vous voulais rire.

LUCET. Non, je vous aſſure, il n'eſt rien de plus certain.

LUB. Mais ſçavais-vous bian que j'me fâcherai ?

LUCET. Vous vous fâcherez ſi vous voulez, je ne m'en embarraſſe gueres.

LUB. Ah, Lucette ! vous n'm'aimais donc pu ?

LUCET. Pas beaucoup.

LUB. Pourquoi çà ?

LUCET. C'eſt que vous êtes de mauvaiſe humeur : an rien vous met en colere.

LUB. Je n'm'y mettrai pu jamais.

LUCET. Mais où eſt Damon ? Sûrement vous lui aurez fait quelque choſe.

LUB. Non, je n'li ai rian fait ; vous me l'aviais défendu.

LUCET. Allez le chercher. Dites lui qu'il vienne, que je veux le voir.

LUB. Hélas ! Damon v's'a-t'il fait oublier Lubin, ce Lubin qui v's'aime depuis ſi long-tems ; ce Lubin que v's'aimiais ; qui ne cherche qu'à vous faire plaiſir.

LUCET. Allez chercher Damon, vous ne pouvez pas m'en faire de plus grand.

LUB. Je m'y en vas; mais dites-moi auparavant comme autrefois, Lubin, m'n'ami Lubin, j't'aime.

LUCET. (*froidement.*) Eh bien, Lubin, je t'aime; (*vivement.*) allez donc.

LUB. Je t'aime mieux que Damon.

LUCET. Je ne dirai jamais cela, ce ſeroit mentir.

LUB. Pourquoi tant aimer Damon?

LUCET. Pourquoi? c'eſt qu'il a l'air ſi tendre, ſi... Ah! il n'y a perſonne comme lui.

LUB. Sçavais-vous bien que le Seigneur de not' Village m'a promis...

LUCET. Laiſſe-là le Seigneur du Village. Quand ce ſeroit lui qui m'aimerait, il ne me feroit jamais oublier Damon.

DAMIS *en habit de payſon entre avec précipitation.*

DAM. Ah! ma chere Lucette, que ne vous dois-je pas! que de bontés!

LUCET. Damon où étiez-vous allé? Vous avez bien tardé à revenir: il y a long tems que je vous attends.

DAM. Quoi Lucette, vous m'aimez juſqu'à me préférer à Lubin, au Seigneur même du Village?

LUCET. Oui, Damon. Je vous préfére à toute la terre.

LUB. (*à part.*) Ignia queuque choſe-là qui n'eſt pas naturel.

DAM. Quoique vous puiſſiez faire, vous ne m'aimerez jamais autant que je vous aime.

LUCET. Il faut que vous aimiez bien fort, ſi vous aimez plus que moi.

LUB. (*bas à Damis.*) Monſieu, il faut qu'ous li ayais fait queuque ſortilége.

LUCET. Que vous dit-il, Damon? Il vous dit peut-être encore des ſottiſes.

LUB. J'n'ai garde de dire rian à Monſieu...

DAM. (*bas à Lubin.*) Souviens-toi... (*haut.*) Lubin & moi nous ſommes maintenant fort amis.

N'ayez aucune inquiétude. Ne pensons plus à rien qui puisse altérer nos plaisirs. Mon ame ne peut contenir l'excès de ma joie. Je voudrois que tout le monde pût être heureux de mon bonheur. (*Il tire sa bourse & la donne à Lubin.*) Prends, voilà de quoi te consoler de la perte de ta maîtresse.

LUB. (*bas, en comptant son argent.*) Que de louis d'or! ah!

LUCET. Damon, vous n'avez plus cet air triste, inquiet... conservez toujours cette gaieté, vous en êtes cent fois plus aimable.

DAM. Comment pourrois-je être triste? vous m'aimez...

LUCET. Oui, Damon, je vous aime, je vous le répete; quand je vous le dirois toujours, je ne pourrois jamais vous le dire assez.

DAM. Je vous adore; je n'aimerai jamais que vous; je vous adorerai toute ma vie.

LUB. (*à part, après avoir compté son argent.*) Cent louis d'or! je l'avois bian dit, il faut qu'il soit sorcier pour en avoir tant que çà. (*bas à Damis.*) Monsieu, s't'or-là n'est-il point ensorcelé; ignia-t-il point de risque à le prendre?

DAM. Non, ne crains rien.

LUB. Si le diable alloit venir le reprendre, j'en mourrois de peur.

DAM. Ne crains rien, te dis-je; le diable n'a rien de commun avec cet argent.

LUB. Tout de bon? ah, v'là ma fortune faite! adieu, Lucette; vous n'm'aimez pu, je n'm'en soucie guères. Vous croyais m'attrapper, eh bian, attrapais moi toujours de même. J'aurai à présent des maitresses tant que je voudrai: & de pû jolies qu'vous dà, & qui ne f'ront pas tant des mijaurées. (*à Damis.*) Monsieu j'ai l'honneur... (*Damis lui fait un signe.*) Adieu Damon. *Lubin sort en chantant & en sautant.*

LUCETTE (*à part.*) Il eſt fou, je crois. (*haut.*) Damon, mon cher Damon, plus je vous vois, plus je vous aime. Ah! que je ſuis contente! Tous les gens qui s'aiment ſont-ils auſſi heureux?

DAM. Oui, mais l'amour eſt bien rare.

LUCET. C'eſt donc-là, ce qu'on appelle de l'amour?

DAM. Oui, voilà l'amour; ce ſentiment précieux contre lequel on ſe déchaîne ſans le connoître.

LUCET. Si c'eſt là de l'amour, j'en veux toujours avoir: il fait, il fera toujours le bonheur de ma vie. Ah! Damon, je vous aſſure que j'aurai de l'amour tant que je vivrai.

DAM. (*ſe met aux genoux de Lucette, & lui baiſe la main.*) Ma chere Lucette, je vous jure un amour conſtant, inviolable, éternel.

LUCET. (*embraſſe Damis.*) Mon cher Damon, que je vous aime!

LUCIE *entre.*

LUC. Ma fille, que faites-vous ici?

LUCET. Maman, Damon & moi nous nous faiſons l'amour.

LUC. Ma fille, j'ai quatre mots à vous dire. Pour vous, Monſieur Damon, la retraite eſt le plus ſage parti que vous puiſſiez prendre: & j'eſpere qu'après la faute que vous venez de faire, vous n'aurez plus l'audace de reparoître ici.

DAM. Madame, mes intentions ſont pures, & jamais...

LUC. C'eſt toujours une faute de parler d'amour à une fille à l'inſçu de ſa mere.

LUCET. Maman, ne le chaſſez pas, je vous prie.

LUC. Taiſez-vous.

DAM. Madame, ne la grondez pas, je vous en conjure. Notre entrevûe a été très-innocente...

LUC. Ne craignez rien, c'eſt un enfant qui ne con-

noir pas les conséquences de ſes démarches ; mais je lui ferai entendre raiſon. Et ſi quelqu'un mérite des réprimandes, c'eſt un libertin qui vient ici pour ſéduire une jeune fille, &c...

DAM. Vous me prêtez des crimes auxquels je n'ai jamais penſé. Si j'ai tâché d'inſpirer de l'amour à votre adorable fille, le mariage...

LUC. Qui ne penſe point au mal, ne cherche point à ſe cacher. Si vous aimiez ma fille, ſi vous vouliez l'épouſer, il falloit vous adreſſer à moi ; j'euſſe examiné ce qu'il eût été à propos de faire.

DAM. Madame, l'amour...

LUC. Laiſſez-nous.

DAM. Adieu, Madame. Vous me connoîtrez quelque jour ; vous me rendrez juſtice. Adieu charmante Lucette.

LUCET. Adieu Damon. (*Damis ſort.*)

LUC. Que faiſois-tu avec Damon ? ne me déguiſe rien.

LUCET. Nous nous jurions de nous aimer toujours ; & puis il s'eſt mis à mes genoux ; il a pris ma main qu'il a baiſée avec ardeur ; & je l'embraſſois quand vous êtes arrivée.

LUC. Ma fille, tu as très-mal fait de dire à Damon que tu l'aimois, & de l'écouter quand il te parloit d'amour, & plus mal encore de l'embraſſer. Je te pardonne tout cela, parce que tu ne ſçavois pas ce que tu faiſois. Mais que cela ne t'arrive pas dorénavant.

LUCET. Pourquoi eſt-il plus mal d'aimer & d'embraſſer Damon qu'un autre ?

LUC. Je te défends bien auſſi d'aimer d'autres garçons.

LUCET. Mais Monſieur de Saint-Lucien eſt un garçon, vous voulez pourtant bien que je l'aime, que je l'embraſſe ; vous me l'avez même ordonné.

LUC. Il y a bien de la différence entre Damon & Monsieur de Saint-Lucien.

LUCET. Quelle est cette différence maman ?

LUC. Tu l'apprendras un jour, ma fille.

LUCET. Apprenez-le-moi tout à l'heure, je vous prie.

LUC. C'est que Monsieur de Saint-Lucien est un homme bien plus âgé que toi, & à qui tu dois du respect.

LUCET. Mais il est à peu-près de votre âge ; cependant vous l'aimez bien, vous l'embrassez...

LUC. Tais-toi, fais ce que je te dis sans tant de raisonnement. Je te défends expressément d'aimer d'avantage Damon.

LUCET. Si je l'aime, ce n'est pas ma faute. Je ne le voulois pas ; je l'ai aimé malgré moi ; dès que je l'ai apperçu, j'ai rougi, je me suis troublée, je sentois-là... quelque chose qui me tourmentoit... cela me faisoit pourtant bien plaisir. Ah ! maman, je n'ai jamais été si contente que quand j'étois avec lui.

SAINT-LUCIEN *entre : il est en habit de deuil.*

S.-LUC. (*embrasse Lucie.*) Chére épouse, enfin nous voilà réunis. Mon bonheur n'a plus d'obstacle.

LUC. Saint-Lucien... cher époux... Lucette, embrassez votre pere.

LUCET. Mon pere ! qui ? Monsieur de Saint-Lucien ?

S.-LUC. Oui, ma chere fille, c'est moi qui suis ton pere ; le pere le plus heureux le plus tendre.

LUCET. Mon pere... quel bonheur ! moi votre fille... ah ! maman, que vous êtes méchante ! pourquoi me l'avoir laissé ignorer si long-tems ?

S.-LUC. C'est moi, ma fille, qui ai exigé qu'on t'en fit un mystére. Si ce secret eût été divulgué du vivant de mon oncle, on m'eût arraché mon épouse, ma fille, tout ce que j'aimois ; hélas ! on m'eût arraché la vie. Mon oncle m'aimoit, mais il étoit

violent. Il s'eſt toujours oppoſé à mon mariage ; & s'il eût appris que je l'euſſe contracté malgré lui, qui ſçait à quels excès la colere l'auroit porté ? Mais aujourd'hui nous n'avons plus rien à craindre. Sa mort... hélas ! je ne puis y penſer ſans verſer des larmes. Je perds un oncle qui m'aimoit chérement ; un ami, un pere... chere épouſe, partage ma douleur. Il fut, il eſt vrai, bien cruel à notre égard ; mais mon intérêt ſeul en fut la cauſe. Que le préjugé a de puiſſance ſur l'eſprit d'un vieillard ! Oublions le mal qu'il nous a fait, & ne conſidérons que l'intention qu'il a eue de me faire du bien.

LUC. Saint-Lucien, pardonne. Dans des momens ſi doux, mon cœur pénétré de joie, ne peut s'ouvrir à la douleur. Ton oncle ne m'étoit pas connu ; il eut toujours pour moi... tu m'es rendu pour toujours, je ſuis avec toi, je ſuis dans tes bras, & tu veux que je pleure ! ah ! je ne puis verſer des larmes que de tendreſſe.

S.-LUC. Ma chere Lucie ! quels chagrins ſi cuiſans ne ſe diſſipent pas dans un entretien ſi tendre ? Cher oncle, je prends le Ciel à témoin que la fortune que tu me laiſſes n'eſt pas ce qui me conſole de ta perte. L'amour ſeul peut ſuſpendre mes regrets. Cet amour que tu voulus étouffer... Ce ſont ſes tranſports ſi touchans qui ſoulagent, qui diſſipent, qui anéantiſſent ma douleur.

LUC. Cher époux, abandonne-toi ſans remords à la joie. N'empoiſonne pas par la triſteſſe le plus beau de nos jours. Tu retrouves dans ton épouſe, dans ta fille tout ce que l'amour... Ah ! qu'un ſentiment ſi vif & ſi tendre pénétre ton cœur, abſorbe ton ame, enivre tes ſens ! Viens, ma fille, viens dans les bras de ton pere...

S.-LUC. Lucette, ma chere fille !

LUCET. Mon pere, mon cher pere !

S.-LUC. O nom trop doux, trop cher à mon cœur ! Ma fille, je veux faire ton bonheur. Tu

vois quelles ſont les douceurs de l'amour.

LUCET. Je les connois bien.

S.-LUC. Si tu les connois, je veux te les faire éprouver. J'ai ſçu te choiſir un époux...

LUCET. Qu'eſt-ce qu'un époux....

LUC. C'eſt un homme qu'on doit aimer, & dont on doit ſe faire aimer uniquement.

LUCET. Si cela eſt, Damon doit être mon époux, car nous avons l'un pour l'autre de l'amour on ne peut d'avantage.

S.-LUC. (*bas à Lucie.*) Quel eſt ce Damon?

LUC. (*bas à S.-Lucien*,) C'eſt, je croi, un jeune payſan d'un village voiſin.

S.-LUC. Ma fille, je te défends d'aimer d'avantage Damon.

LUCET. Mon pere, je ne pourrai jamais m'en empêcher, cela eſt plus fort que moi.

S.-LUC. Si tu le revois jamais...

LUCET. Hélas!

S.-LUC. Je te ferai enfermer dans un Couvent.

LUCET. (*en pleurant.*) Je ſerai dont enfermée, car je ne pourrai jamais obéir. Que je ſuis malheureuſe! Mon pere, mon cher pere, j'étois ſi contente d'être avec vous, auriez-vous la cruauté de m'en ſéparer. Hélas! ayez pitié de votre fille, (*elle ſe jette aux genoux de S.-Lucien.*) d'une fille que vous aimiez, d'une fille qui vous aime, qui n'a pas crû vous offenſer en aimant Damon: mais c'eſt un mal ſans remede. Ma faute eſt involontaire, mais elle eſt irréparable.

S.-LUC. (*à part.*) Aurois-je la cruauté de punir dans ma fille des ſentimens que mon exemple autoriſe? faiſons cependant nos efforts pour arracher de ſon cœur cette malheureuſe paſſion. (*haut.*) Leve-toi, ma chere Lucette, conſole-toi; je t'aime toujours. C'eſt ton bonheur qui m'occupe. Tu n'as pas d'expérience: je ſçai mieux que toi ce qui peut te rendre heureuſe.

LUCET. Il me faut Damon. Sans lui je ne le ſerai jamais.

S.-LUC. Tu te trompes. Damon ne te convient pas. Il te faut quelqu'un d'une naiſſance & d'une fortune égale à la tienne.

LUCET. Qu'eſt-ce-que la naiſſance, la fortune: je n'entends pas cela.

S.-LUC. Ce ſont les avantages qu'on eſtime le plus dans le monde.

LUCET. Ils rendent donc bien heureux?

S.-LUC. Sans doute. On ne peut être heureux ſans fortune.

LUCET. Ai-je de la fortune?

S.-LUC. Oui. Tu dois jouir d'une fortune conſidérable.

LUCET. Damon en a-t-il auſſi?

S.-LUC. Non. Ainſi tu vois bien qu'il ne te convient pas. Tu dois t'attacher à quelqu'un qui en ait une proportionnée à la tienne.

LUCET. Quoi, j'ai de la fortune, & Damon n'en a pas? Damon ſeroit malheureux? Ah mon pere, puiſque j'en ai, je n'ai pas beſoin d'en chercher. Quel plaiſir pour moi de partager la mienne avec Damon! il me devra ſon bonheur. Chaque plaiſir qu'il goûtera ſera un de mes bienfaits; il redoublera ſon amour. Quelle ſatisfaction pour moi d'aſſurer le bonheur de Damon, d'aſſurer le mien! Pourrois-je être malheureuſe en voyant Damon heureux, heureux par mes ſoins, heureux par mon amour.

S.-LUC. (*à part.*) Elle m'attendrit. (*haut.*) Ta ſimplicité me fait pitié. Damon ne mérite pas un amour ſi parfait. Il te trompe; je ſçai qu'il aime ailleurs.

LUCET. (*avec inquiétude.*) Damon aimeroit une autre que moi! le ſçavez-vous? qui vous l'a dit? non, vous me trompez. Damon n'aime que moi, j'en ſuis ſûre: il me la dit.

S.-LUC.

S.-Luc. Il te trompe, te dis-je. Il eſt ſi vrai qu'il en aime une autre que toi, qu'il doit épouſer dans peu une fille qui demeure loin d'ici.

Lucet. Damon me tromperoit ! Non cela n'eſt pas poſſible.

S.-Luc. Ecoute. A peine mon oncle a-t-il expiré, que j'ai appris mon mariage à un ami qui ne m'avoit pas abandonné dans cette triſte circonſtance. Dès qu'il a ſçu que j'avois une fille, il a deſiré de reſſerrer notre union par des nœuds indiſſolubles. Il t'a demandée en mariage pour ſon fils. J'ai accepté la propoſition avec joie. Ce jeune homme joint à la figure la plus avantageuſe les qualités les plus eſſentielles du cœur & de l'eſprit. Il fera ton bonheur; j'en ſuis certain. Son alliance eſt la choſe du monde que j'euſſe recherchée avec le plus d'ardeur. Dès que tu le verras, tu ne pourras t'empêcher de l'aimer.

Lucet. Non, je ne l'aimerai jamais.

S.-Luc. Pourquoi te prévenir contre lui ? Je t'aſſure qu'il eſt très-aimable.

Lucet. Je n'aimerai jamais que Damon. Je le lui ai promis; je lui tiendrai parole.

S.-Luc. Et moi j'ai promis votre main; il faut accomplir ma promeſſe.

Lucet. J'ai promis à Damon de n'aimer que lui : vous avez promis que j'en épouſerois un autre: hé bien, je vais faire mon poſſible pour vous ſatisfaire tous deux. J'épouſerai celui que vous voudrez; mais j'aimerai toujours Damon.

Luc. Sçais-tu, ma fille, que c'eſt un grand crime que d'être infidelle à ſon mari ?

Lucet. Je ne ſerai pas infidelle à mon mari; je ne lui promettrai pas de l'aimer.

Luc. As-tu oublié que je t'ai dit qu'on ne devoit aimer que ſon mari ?

Lucet. Si cela eſt, on ne doit pas forcer une fille d'épouſer quelqu'un qu'elle n'aime pas. On doit la

laiſſer ſe marier ſelon ſon goût.

LUC. Une fille n'en doit point avoir. Elle doit attendre le choix de ſes parens avant de donner ſon cœure.

LUCET. Le cœur ſe donne tout ſeul. On n'aime pas quand on veut, ni qui l'on veut. Je ne voulois pas aimer Damon; mais je ne ſçai pas comment cela s'eſt fait, il s'eſt trouvé que je l'aimois ſans le ſçavoir. Ce n'eſt pas ma faute, je vous aſſure; mais je n'y ſçaurois que faire.

S.-LUC. Si Damon ceſſoit de t'aimer, l'aimerois-tu encore?

LUCET. Ah! pour cela non. Au contraire je... mais cela n'arrivera pas.

S.-LUC. Suppoſons que cela arrive. Si un jeune homme beau, bien fait, aimable, venoit à t'aimer bien tendrement, pourrois-tu te défendre de l'aimer auſſi?

LUCET. Mais... je ne ſçai... Damon m'aimera toujours, vous dis-je.

S.-LUC. Tu penſes toujours à Damon. Oublie-le pour un moment.

LUCET. Je ne ſçaurois. Cela m'eſt impoſſible.

S.-LUC. Je te défends de le voir ſeulement pendant huit jours.

LUCET. Pendant huit jours! cela eſt bien long.

S.-LUC. Je t'en prie, fais-moi ce plaiſir.

LUCET. Je vous promets bien de ne le pas chercher; mais s'il vient me voir...

S.-LUC. Il faut le fuir & rentrer ſur le champ à la maiſon.

LUCET. Hélas! je n'en aurai pas la force.

(*Lucette ſort.*)

S.-LUC. Profitons de ce tems pour éloigner Damon de ce pays-ci. Dès que Lucette ne le verra plus, elle s'imaginera aiſément que c'eſt un infidele qui l'abandonne.

LUC. Quel moyen employer pour éloigner Damon?

S.-Luc. Le seul mobile des actions de presque tous les hommes. Un moyen sûr, infaillible. L'intérêt.

ACTE III.

LUCETTE *seule.*

Je ne vois pas Damon. M'aime-t-il encore? Hélas ! on m'assure que non. Cela est-il vrai ? Je ne puis le croire. Ah, Damon, viens dissiper mes inquiétudes, rassurer mon amour. Viens.., que dis-je ? On me défend de le voir. On me défend de l'aimer, d'aimer Damon ; & je pourrois obéir ? Non. Non, Damon. Plus on me le défend, plus je sens que je t'aime. Oui je t'aime ; je t'aimerai toujours...

DAMIS *en habit de paysan arrive précipitamment.*

DAM. Ah, Lucette, sçais-tu tous mes malheurs ? Je viens de recevoir une lettre de mon pere. Il veut me marier à la fille d'un de ses amis qui est, à ce qu'il me mande, jeune, belle, riche, sage...

LUCET. Vous vous mariez. (*à part.*) Hélas, il ne m'aime plus. On me l'avoit bien dit.

DAM. Il me mande que l'affaire est conclue, & qu'il arrive demain pour célébrer ce mariage.

LUCET (*avec dépit.*) Epousez-la, Monsieur, cette fille si riche & si belle ; mais ne me revoyez jamais.

DAM. Que je l'épouse ! moi ! que la foudre m'écrase plutôt à tes yeux ! moi, j'en épouserois une autre que toi. Tu me soupçonnes d'une pareille perfidie ! Ah, Lucette, tu ne m'aimes pas, puisque tu m'estimes si peu.

LUCET. Je ne t'aime pas ! moi qui me suis exposée pour toi à la colere de mes parens, moi qui ai refusé pour toi un époux jeune, bienfait, aimable, qui a de la naissance, de la fortune, & mille autres qualités auxquelles je ne comprends rien.

DAM. Quoi; tes parens veulent aussi te marier !

LUCET. Oui. Mon pere vient d'arriver. Il m'a dit qu'il m'avoit trouvé un époux qui étoit riche & de condition, qu'il feroit mon bonheur, qu'il étoit... enfin mille choſes que je n'ai pas entendues. Je lui ai répondu que je t'aimois, que je t'aimerois toujours, que je n'aimerois jamais que toi. Il s'eſt mis en colere, il m'a menacée de me faire enfermer; vous en êtes le maître, lui ai-je dit; mais je n'aimerai jamais que Damon. Il m'a défendu de te voir. Je crains qu'il ne vienne. S'il nous ſurprenoit enſemble, je ſerois perdue.

DAM. (*après un moment de ſilence.*) Lucette, ma chere Lucette, m'aimes-tu?

LUCET. Si je t'aime! hélas! je t'aime plus que je ne veux, plus que je ne dois.

DAM. Pourrois-tu te réſoudre à paſſer ta vie avec moi?

LUCET. J'en ferois mon plus grand bonheur.

DAM. Eh bien, oſe me ſuivre. Que tardes-tu? Viens t'unir avec moi, loin de parens barbares qui veulent nous ſéparer. Quoi, tu ne réponds rien?

LUCET. (*embarraſſée.*) Damon...

DAM. Viens prendre le ciel à témoin de notre amour. Dérobons-nous à la tyrannie de parens qui nous ſacrifient à leur ambition. Suis-moi dans une maiſon de campagne que j'ai loin d'ici, où nous trouverons tous les agrémens de la vie.

LUCET. Moi, je quitterois mon pays, mes parens, tout enfin...

DAM. Mon cœur ne te ſuffit-il pas? Que veux-tu de plus? Ne comble-t-il pas tous tes vœux? Te reſte-t-il encor quelque choſe à deſirer? Parle. Je ferai l'impoſſible pour te ſatisfaire.

LUCET. Que puis-je deſirer encore? Tu m'aimes....

DAM. Viens donc promptement. Le tems eſt cher: à chaque inſtant on peut nous ſurprendre. Je tremble qu'il ne ſoit trop tard.

LUCET. Amour, pourquoi t'ai-je connu ?

DAM. T'en repens-tu ? Te repens-tu d'avoir fait mon bonheur ? Qu'eſt devenu ce tems où cet amour faiſoit tous tes plaiſirs ?

LUCET. Ils ont été bien courts. Je ſuis bien malheureuſe. Hélas !

DAM. Quels diſcours que je ne comprends pas ? Quels chagrins....

LUCET. Ah, Damon, faut-il que j'aie eu le malheur de te voir ?

DAM. Quoi, tu maudis l'inſtant où notre amour a pris naiſſance ? Quels chagrins ſecrets... parle. Ne puis-je les adoucir ? Ne puis-je les partager ? Daigne me les confier. On ſoulage ſes maux en les répandant dans le ſein d'un amant.

LUCET. (*héſite.*) Mon devoir... mes remords...

DAM. Tu ſuis ton époux ; d'où naiſſent tes remords ? Allons. Pourquoi balancer ? Chaque inſtant que tu tardes me glace d'effroi. Ah, Lucette, tu me déſeſpéres !

LUCET. (*attendrie.*) Ah, maman... ah, mon pere...

DAM. (*vivement.*) Abandonne-les, tu le dois. On doit tout quitter pour ſuivre ſon époux. Quoi, tu peux regretter des barbares qui ne t'ont donné la vie que pour te déchirer le cœur ! Des tyrans dénaturés plus cruels cent fois que les tigres les plus farouches...

LUCET. (*l'interrompt.*) Qu'entends-je ? Juſte ciel ! Quel diſcours ! Fuis loin de moi, monſtre. Porte ailleurs tes déteſtables conſeils. Quoi, je fuirois mes parens, des parens qui me chériſſent ! Hélas ! ce ſeroit leur porter le coup de la mort. J'aurois la cruauté de donner la mort à ceux dont j'ai reçu la vie...

DAM. (*interdit.*) Lucette. Ma chere Lucette...

LUCET. Laiſſe-moi, malheureux. Sors de ma préſence. Je ne puis te regarder ſans horreur.

DAM. Ecoute, un mot...

LUCET. Je n'écoute rien. Je n'en ai que trop entendu.

DAM. (*avec la plus grande vivacité.*) Viens donc, cruelle, m'immoler aux tyrans à qui tu me sacrifies. Traine-moi aux pieds de ces barbares. Viens leur voir déchirer ce cœur qui ne brûle que pour toi. Viens, tu y trouveras ton image gravée des mains de l'amour. Mais, hélas ! c'est mon amour qui fait mon crime. Ai-je pu prévoir que ce fût un titre pour mériter ta haine.

LUCET. (*avec effort.*) Damon... barbare... adieu...

(*Lucette sort.*)

DAMIS *seul.*

Arrête. Elle me fuit. Elle me mépriſe, me hait, m'abhorre. Hélas, elle a raiſon. Sa haine ne vient que de ſa vertu. Elle ne fait que redoubler mon amour. Amour, dans quels égaremens tu me jettes ! quoi, j'aime Lucette, & je veux la ſéduire ! malheureux, ai-je pu enfanter ce projet déteſtable !...

PASQUIN *entre.*

PASQ. Monſieur, je viens vous avertir que Monſieur de Saint-Lucien eſt ici.

DAM. Y a-t-il long-tems qu'il eſt arrivé ?

PASQ. Je ne ſçai pas, Monſieur.

DAM. N'eſt-il pas deſcendu au château ?

PASQ. Non, Monſieur; il eſt allé deſcendre chez Lucie.

(*Paſquin ſort.*)

DAMIS *ſeul.*

(*avec inquiétude.*) Chez la mere de Lucette ! Juſte ciel ! & ſes parens veulent la marier à un homme de condition.... quels ſoupçons..... Saint-Lucien, toi qui étois mon ami, es-tu aujourd'hui mon rival ? Es-tu aujourd'hui mon tyran ?... Oui, c'eſt toi qui trames tous mes malheurs. Tremble, perfide, crains l'amour au déſeſpoir.

(*il veut ſortir.*)

LUCIE *entre & arrête* DAMIS.

LUC. Demeurez, Damon. J'ai deux mots à vous dire.

DAM. (*vivement.*) Madame, diſſipez mes inquiétudes. Eſt-il vrai que vous diſpoſez de la main de Lucette ?

LUC. Oui. Mais conſolez-vous. Si vous voulez vous établir, je vous promets de vous faire avoir un parti fort avantageux.

DAM. (*avec dédain.*) Je n'en ai que faire. Je vous remercie.

LUC. Vous ne ſçavez pas ce que vous refuſez. C'eſt la fille d'un riche fermier...

DAM. (*ironiquement.*) La fille d'un fermier ?

LUC. C'eſt une très-bonne affaire. Il n'a qu'elle d'enfans. Il eſt fort vieux. Et on vous fera avoir la ferme, je vous le cautionne.

DAM. Que vous me connoiſſez peu, ſi vous penſez qu'une pareille fortune ſoit capable de me tenter. Si j'aime Lucette, ce n'eſt point par rapport à ſa fortune : je ne la connois pas. Je n'aime dans elle que la beauté, les graces, & la vertu.

LUC. Allez, Damon, vous n'y penſez pas. Lucette n'eſt pas faite pour vous.

DAM. Mais vous ne me connoiſſez pas. Je ſuis peut-être tout autre que ce que je parois ; & mon état...

LUC. Votre état n'y fait rien. Lucette eſt promiſe ; ainſi il faut y renoncer.

DAM. Juſte ciel, quel arrêt !

LUC. Si vous aviez voulu du parti que je vous ai propoſé, j'en aurois parlé à Monſieur de Saint-Lucien...

DAM. Vous comptez beaucoup ſur ſa protection, à ce qu'il me paroit.

LUC. Je crois avoir quelque droit de le faire.

DAM. Puiſqu'il eſt de vos amis, dites-lui, je vous

prie, que s'il espere m'enlever Lucette, il y pourra trouver des difficultés.

Luc. Si c'est vous qui les faites naître, elles ne seront pas difficiles à surmonter.

Dam. Peut-être plus qu'il ne pense.

Luc. Je dois vous avertir aussi de sa part de ne jamais reparoître devant Lucette, où de craindre sa colere.

Dam. (*vivement.*) Moi le craindre, Madame. C'est à lui de trembler. Je cours me jetter aux pieds de Lucette. Qu'il vienne m'y chercher s'il a du cœur. Je l'attends.

Luc. Arrêtez. Je vous défends d'entrer ici. Vous êtes bien téméraire.

Dam. Je respecte votre autorité, sans craindre ses menaces. Mais dites-lui qu'avant la fin du jour il aura de mes nouvelles. (*Damis sort.*)

Lucie *seule.*

Quelle insolence! il faut que l'amour lui ait fait tourner la tête.

Saint-Lucien *entre.*

Luc. (*à S.-Lucien.*) Damon sort d'ici. Je lui ai fait toutes les propositions dont nous étions convenus. Mais rien ne peut ébranler son amour. Il veut avoir Lucette à quelque prix que ce soit. Il s'emporte, il menace, il tempête...

S.-Luc. Il faut pardonner ces transports à un amant désespéré. Mais, puisque cela est ainsi, il faut enlever ma fille à Paris dès aujourd'hui, & lui faire perdre de vûe dans le tourbillon des plaisirs & Damon & son amour. Arrange promptement tout pour notre départ, & envoie-moi Lucette afin que je l'y prépare. (*Lucie sort.*)

Saint-Lucien *seul.*

Ah, Damon, tu auras beau faire, tu ne la revet-

ras de ta vie ! Elle eſt perdue pour toi ſans retour.

LUCETTE *entre.*

S.-LUC. Ma fille, diſpoſe-toi à partir dans une heure.

LUCET. (*aux genoux de ſon pere.*) Pardonnez-moi, mon pere. Ne me faites point enfermer. Il eſt vrai, malgré votre défenſe j'ai revu Damon. Mais ce n'a pas été ma faute. Je ne l'ai pas cherché.

S.-LUC. Ne crains rien. Je te mène avec moi, avec ta mere. Tu ne nous quitteras pas; nous allons dans un pays où tu goûteras tous les plaiſirs...

LUCET. Vous y menez donc auſſi Damon?

S.-LUC. Non.

LUCET. Je n'y aurai donc pas de plaiſir. Y ſerons-nous long-tems?

S.-LUC. Oui, ſans doute.

LUCET. Ah, Damon, que feras-tu pendant ce tems-là? Que ferai-je moi-même? Hélas!

S.-LUC. Crois-moi. Oublie-le. Auſſi bien tu ne le reverras plus.

LUCET. Je ne reverrai plus Damon?

S.-LUC. Non. Mais tu reverras mille jeunes gens beaucoup plus aimables que lui.

LUCET. Mon pere, s'il eſt vrai que vous m'aimez, accordez-moi une grace.

S.-LUC. Quelle eſt-elle?

LUCET. Emmenez Damon avec nous, je vous en conjure. Si vous ſçaviez quel plaiſir cela me feroit...

S.-LUC. J'en ſerois bien fâché.

LUCET. Et vous dites que vous m'aimez.

S.-LUC. Oui, ma fille. Je t'aime. Je t'aime plus que tu ne peux penſer.

LUCET. Quand on aime quelqu'un, on ne cherche qu'à lui faire plaiſir. Damon, par exemple. Ah, c'eſt lui qui m'aime! mais vous... hélas! je ſuis bien malheureuſe.

S.-Luc. Lucette...

Lucet. Damon, je ne te verrai plus ! mon cher Damon, ah que n'ai-je ſuivi tes conſeils !

S.-Luc. Quels conſeils ?

Lucet. Il vouloit que je vinſſe avec lui dans un pays bien éloigné, où nous aurions toujours été enſemble : où nous nous ſerions aimés... ah ! j'aurois été trop heureuſe.

S.-Luc. Lucette, penſes-tu à ce que tu dis ?

Lucet. Non, je n'y penſe pas. Je ne le ſçais pas. J'ignore ce que je ſuis, ce que je veux, ce que je fais. La douleur m'abat : le déſeſpoir m'égare. Ah, Damon, je ne te verrai plus. Je te perds. Je te perds pour toujours. Je te perds par ma faute. Hélas ! je le mérite bien.

S.-Luc. Quoi, tu voudrois me quitter, quitter ta mere...

Lucet. Je ne l'ai pas voulu, & c'eſt ce qui fait mon malheur. Que dis-je ? En ce moment je ne le veux pas même encore. Je vous aime malgré vos rigueurs. Je reſterai avec vous, quand je devrois en mourir de chagrin.

S.-Luc. Je ſçavois bien que ta vertu...

Lucet. Dans cet affreux moment je ne conſulte que mon cœur. Ce cœur qui malgré vos cruautés me parle encor pour vous ; pour vous, l'auteur de tous mes malheurs.

S.-Luc. Tu ne me rends pas juſtice. Je ne veux que ton bonheur.

Lucet. Mon bonheur eſt d'aimer Damon, d'en être aimée, de m'unir à lui. Voilà ce que vous devez faire, ſi vous voulez me rendre heureuſe. Mais non. Vous ne vous occupez qu'à me déſeſpérer ; voilà tout le bien que vous me voulez.

S.-Luc. Je ne ſouffrirai jamais que tu faſſes une alliance qui te feroit ſi peu d'honneur.

Lucet. Eſt-ce un déshonneur d'avoir un mari que l'on aime, qui nous adore ?

S.-Luc. Non. Mais Damon ne mérite pas de l'être.

Lucet. Il m'adore ; je l'aime. Que faut-il de plus ? Qui peut le mériter mieux que lui ?

S.-Luc. Je te l'ai déja dit. Quelqu'un d'un état égal au tien.

Lucet. J'ignore ce que c'eſt que mon état ; mais j'y renonce, s'il m'empêche d'être à Damon.

S.-Luc. Ma fille, je te quitte pour une heure, après quoi je reviendrai te prendre pour partir avec toi.

(*Saint-Lucien ſort.*)

Lucette *ſeule.*

Elle ſe jette au pied d'un arbre dans l'attitude d'une perſonne outrée de douleur, & y reſte un moment en ſilence.

Je ne te verrai plus ! Damon, cher amant, viens, vole près de moi ; viens, que je te voie encore une fois ; viens m'aſſûrer de ton amour ; que je t'aſſûre du mien ; viens me dire un éternel adieu... un éternel adieu ! hélas ! pourras-tu me le dire, pourrai-je l'entendre ſans mourir ? Mais non. Fuis plutôt loin de moi. Evite ma préſence...

Damis *en habit de Payſan entre précipitamment ; il a une épée cachée ſous ſon habit.*

Dam. Moi, que je te fuie ! eh le puis-je, juſte ciel ! je viens à tes pieds implorer le pardon de mes fautes. L'amour m'a emporté, je l'avoue. Pardonne mon crime en faveur de ſa cauſe.

Lucet. Adieu, Damon.

Dam. Seras-tu inexorable, ma chere Lucette ? Quoi, tu détournes les yeux ! De grace, jette un regard ſur un malheureux amant tranſporté d'amour, dévoré de remords, outré de douleur.

Lucet. Damon...

Dam. Eh bien ?

Lucet. Laiſſe-moi.

DAM. Un si cruel arrêt peut-il sortir de ta bouche ? Quoi, tu ne m'aimes donc plus ?

LUCET. Je t'aime, je t'adore ; & je te perds.

DAM. Tu m'aimes encore ! ah ! je suis trop heureux.

LUCET. Je t'aime, je te le répéte ; & je te perds. Je ne te verrai plus.

DAM. Lucette, que dis-tu ?

LUCET. On nous sépare : on nous sépare pour toujours. Adieu, Damon. Adieu pour la vie. Adieu. Aime-moi toujours ; aime une infortunée qui t'adorera jusqu'à la mort.

DAM. O ciel ! est-il possible ? Lucette....

LUCET. Cher amant... je pars dans une heure ; de grace laisse-moi.

DAM. Dans une heure tu pars, tu me quittes pour toujours : & tu veux que je t'abandonne pendant ces derniers momens. Ah, cruelle ! ne me prive pas du peu de tems que j'ai à te voir. Laisse-moi le passer près de toi. Que j'expire à tes pieds.

LUCET. Damon, tu me déchires le cœur. Laisse-moi. Ne m'accable pas de ta douleur. N'ai-je pas assez de la mienne ?

DAM. (*après un moment de réflexion.*) Ma chere Lucette, tu pars... avec qui ?

LUCET. Avec mon pere.

DAM. Où vas-tu ?

LUCET. Je l'ignore.

DAM. Juste ciel ! ... mais n'importe. Ne crois pas qu'on puisse nous séparer. Je te suivrai par-tout. En quelque endroit qu'on aille te cacher, je sçaurai découvrir ta retraite. Rien ne pourra te dérober à mes recherches. Si tu m'aimes toujours, nul obstacle ....

LUCET. Si je t'aime toujours ? Me crois-tu donc capable de t'oublier ? Sois sûr que, quelques efforts que l'on fasse, on ne pourra jamais t'arracher de mon cœur.

DAM. Mon espoir renait. Mene-moi vers ton pere.

père. Je veux lui dire qui je ſuis. Quand il me connoîtra...

LUCET. Arrête.

DAM. Viens, te dis-je.

LUCET. Je friſſonne. Hélas, tu ne ſçais pas combien mon pere te hait.

DAM. Il ne me connoît pas. Viens, ne crains rien. (*Il prend Lucette par la main, elle ſe ſoulève & retombe.*)

LUCET. Je ne puis, je n'en ai pas la force.

DAM. (*aux genoux de Lucette.*) Lucette, de grace...

SAINT-LUCIEN ET LUCIE *entrent.*

LUC. (*à S.-Lucien.*) Que vois-je? Damon aux pieds de Lucette!

S.-LUC. (*à Lucie.*) C'eſt donc-là ce Damon? (*à Damis d'un ton impoſant*) Téméraire...

LUCET. (*effrayée.*) Ah!

DAM. (*à part.*) Saint-Lucien! juſte ciel! (*à Saint-Lucien.*) reconnoiſſez-moi, Monſieur. Et ſoyez ſûr qu'on ne m'enlevera Lucette qu'après m'avoir arraché la vie. (*il met l'épée à la main.*

LUCET. (*ſe jette au devant de Damis.*) Arrête, malheureux!

S.-LUC. (*ſe jette dans les bras de Damis.*) Damis... Ah! mon ami... Ma fille, embraſſez votre époux.

LUCET. Mon époux... Qui? Damon... Cher amant... (*elle embraſſe Damis.*)

DAM. (*jette ſon épée.*) Lucette, votre fille! chere épouſe... Mon ami... Mon pere...

LUC. Quoi, c'eſt-là Damis!

S.-LUC. Oui, Damis, Lucette eſt ma fille. Une fille que j'ai eue d'un mariage que je n'ai oſé divulguer du vivant de mon oncle. C'eſt le ſeul gage d'un amour qui fait le bonheur de ma vie. (*il regarde tendrement Lucie.*)

DAM. Monſieur, pardonnez ma vivacité...

S.-LUC. Elle me prouve votre amour. Elle m'aſ-

ſure du bonheur de ma fille. Lucette, voilà cet époux que tu ne devois jamais aimer.

LUCET. Que je le connoiſſois peu ! Damon, pourquoi ne m'avoir pas dit que c'étoit toi qu'on vouloit me faire épouſer ?

DAM. Je l'ignorois. J'ignorois que Monſieur de S.-Lucien fût ton pere. Je le croyois mon rival. Je te prenois pour ce que tu paroiſſois ; & pour m'aſſurer de ta part d'un amour ſincere & déſintéreſſé, je me ſuis déguiſé. J'ai pris le nom de Damon....

LUCET. Quoi, ce n'eſt pas ton nom ?

DAM. Non, ma chere Lucette. Mon nom eſt Damis. Je ſuis fils de Dorval, Seigneur de ce Village.

LUCET. Damis, que ton déguiſement m'a couté de pleurs ! mais je te les pardonne, puiſqu'ils n'ont ſervi qu'à te prouver la violence de mon amour.

DAM. (*à Lucie.*) Madame, ma félicité ne ſera point parfaite, ſi vous ne daignez y ſouſcrire.

LUC. Puis-je refuſer de conſentir au bonheur de ma fille ? Je l'aſſure en la mettant dans vos bras, puiſqu'elle trouve dans vous un époux qu'elle aime, & qui l'adore.

DAM. Allons, ma chere Lucette, jurer aux pieds des autels de nous aimer éternellement.

LUCET. Courons-y, cher amant, aſſurer notre bonheur.

S.-LUC. Mes enfans, vos plaiſirs ſeront différés juſques à demain. Ne dérobons point à Dorval la ſatisfaction d'aſſiſter à cette fête. Puiſſe votre amour être éternel ! Mais ſongez que pour qu'il ſoit durable, il faut qu'il ſoit fondé ſur l'eſtime.

FIN.

BRITISH 23 JY 77 MUSEUM